

Jules Gabriel Janin

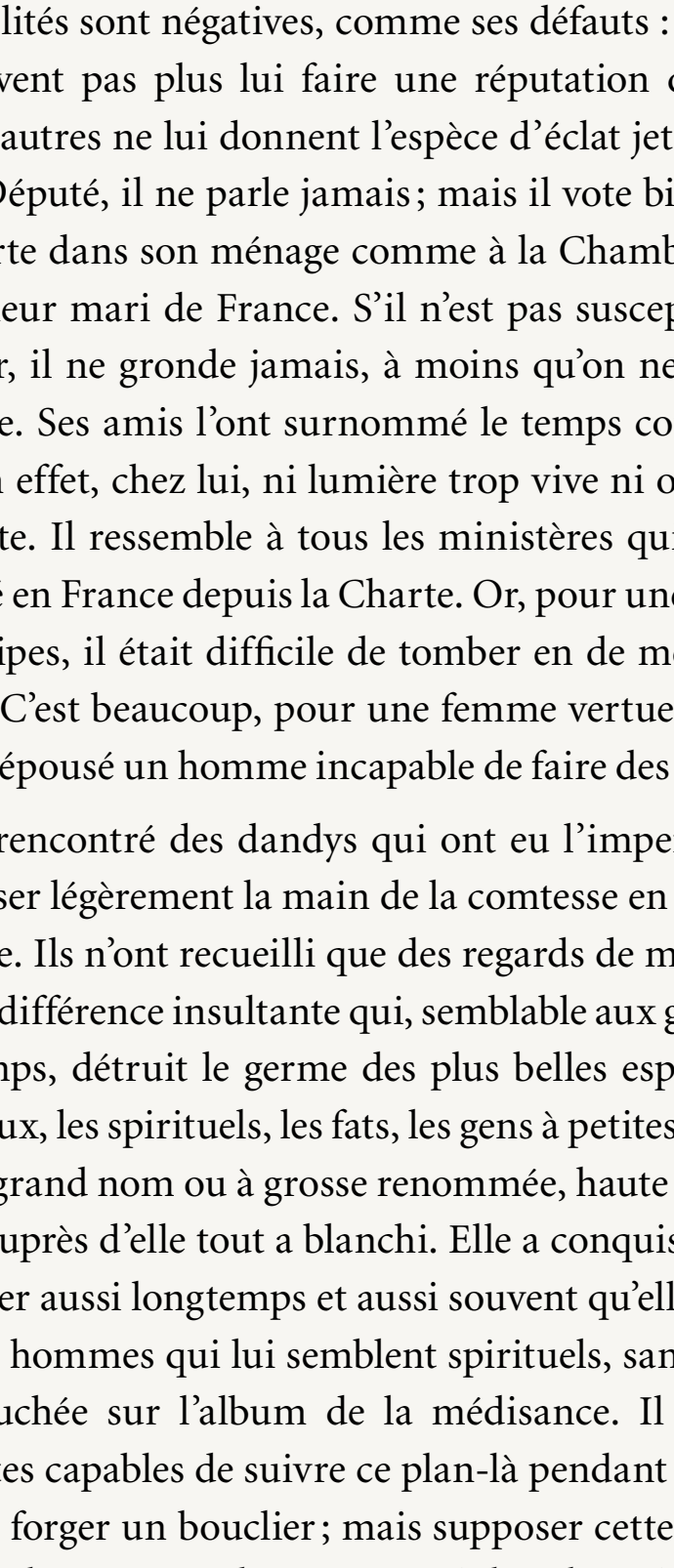
Mœurs parisiennes



Vertiges

JEAN VIREL COLLETTE ÉDITION

Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938), *Danseuses hongroises* (1906), Gemeentemuseum, La Haye, Pays-Bas.



Jules Gabriel Janin (1804-1874).

LA COMTESSE DE *** est une de ces jeunes femmes élevées dans l'esprit de la Restauration ; elle a des principes ; elle fait maigre ; elle communie ; mais elle va très parée au bal, aux bouffes et à l'Opéra. Son directeur lui permet d'allier ainsi le profane et le sacré. Toujours en règle avec l'Église et avec le monde, elle offre une image exacte du temps présent, qui semble avoir pris le mot légalité pour épigraphe. Il y a dans la conduite de la comtesse précisément assez de dévotion pour qu'elle puisse arriver, sous une nouvelle Maintenon, à la sombre piété des derniers jours de Louis XIV, et assez de mondanité pour qu'elle adopte insensiblement les mœurs galantes des premiers jours de ce règne, s'il revenait. En ce moment, elle est vertueuse par calcul, ou par goût peut-être. Elle est mariée depuis sept ans au comte de ***. C'est un homme assez insignifiant ; il est bien en cour. Ses qualités sont négatives, comme ses défauts : les unes ne peuvent pas plus lui faire une réputation de vertu que les autres ne lui donnent l'espèce d'éclat jeté par les vices. Député, il ne parle jamais ; mais il vote bien ! Il se comporte dans son ménage comme à la Chambre ; c'est le meilleur mari de France. S'il n'est pas susceptible de s'exalter, il ne gronde jamais, à moins qu'on ne le fasse attendre. Ses amis l'ont surnommé le temps couvert ; il n'y a en effet, chez lui, ni lumière trop vive ni obscurité complète. Il ressemble à tous les ministères qui se sont succédés en France depuis la Charte. Or, pour une femme à principes, il était difficile de tomber en de meilleures mains. C'est beaucoup, pour une femme vertueuse, que d'avoir épousé un homme incapable de faire des sottises.

Il s'est rencontré des dandys qui ont eu l'impertinence de presser légèrement la main de la comtesse en dansant avec elle. Ils n'ont recueilli que des regards de mépris, et cette indifférence insultante qui, semblable aux gelées du printemps, détruit le germe des plus belles espérances. Les beaux, les spirituels, les fats, les gens à grosses cannes, ceux à grand nom ou à grosse renommée, haute et petite volée, auprès d'elle tout a blanchi. Elle a conquis le droit de causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent spirituels, sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance. Il y a des coquettes capables de suivre ce plan-là pendant sept ans pour se forger un bouclier ; mais supposer cette arrière-pensée à la comtesse de ***, ce serait la calomnier.

J'ai eu le bonheur de voir ce phénix des comtesses, et comme je sais écouter, je lui ai plu. Je vais à ses soirées. C'était là que tendait mon ambition. Madame de *** n'est ni laide ni jolie. Elle a les dents blanches, le teint éclatant et les lèvres très rouges. Elle est grande et bien faite. Elle a le pied petit, fluët, et ne l'avance pas. Ses yeux, loin d'être éteints, comme tous les yeux parisiens, ont un éclat doux qui devient magique, si par hasard elle s'anime. On devine une âme à travers cette forme indécise. Si elle s'intéresse à la conversation, elle déploie une grâce ensevelie sous les précautions d'un maintien froid, et alors elle devient charmante. Elle ne veut pas de succès et en obtient : car on trouve quelque chose qu'on ne cherche pas. Cette phrase est trop souvent vraie pour ne pas se changer un jour en proverbe. Ce sera la moralité de cette aventure, que je ne me permettrai pas de raconter, si elle ne retentissait en ce moment dans tous les parloirs de Paris.

La comtesse de *** a dansé, il y a un mois environ, avec un jeune homme aussi modeste qu'il est étourdi ; avec de bonnes qualités et ne laissant voir que des défauts, il est passionné et se moque des passions ; il a du talent, et il le cache ; il fait le savant avec les aristocrates, et fait de l'aristocratie avec les savants. C'est un de ces jeunes gens très sensés qui essayent de tout et semblent tâter les hommes pour savoir ce que porte l'avenir. Il a de l'originalité et de la grâce, ce qui est rare.

Ernest de M... a causé, sans préméditation de succès, avec la comtesse de ***. Il est resté une demi-heure auprès d'elle ; et, tout en se jouant des caprices d'une conversation qui, après avoir commencé à l'opéra de Guillaume Tell, en était venue aux devoirs des femmes, il avait plus d'une fois regardé la comtesse de manière à l'embarrasser. Puis il la quitta et ne lui parla plus de toute sa soirée. Il dansa, se mit à l'écarté, perdit et s'en alla se coucher.

J'ai l'honneur de vous affirmer que tout se passa ainsi : je n'ajoute ni ne retranche rien.

Le lendemain matin, Ernest se réveilla tard, resta dans son lit et se livra sans doute à quelques unes de ces rêveries matinales, pendant lesquelles un jeune homme se glisse, comme un sylphe, sous plus d'une courtine de soie, de cachemire ou de coton ; et alors plus le corps est lourd de sommeil, plus l'esprit est agile. Enfin Ernest se leva sans trop bâiller, comme tant de gens malappris, sonna son valet de chambre, se fit apporter du thé, en but immédiatement, ce qui ne paraîtra pas extraordinaire aux personnes qui aiment le thé ; mais, pour expliquer cette circonstance aux gens qui ne l'acceptent que comme la panacée des indigestions, j'ajouterai qu'Ernest écrivait. Il était commodément assis, et avait les pieds plus souvent sur ses chenets que dans sa chancelière. Oh ! avoir les pieds sur la barre polie qui réunit les deux griffons d'un genre-centre, et penser à ses amours quand on se lève et qu'on est en robe de chambre !... homme ou femme, c'est chose si délicate, que je regrette infiniment de n'avoir ni maîtresse, ni chenets, ni robe de chambre ; mais quand j'aurai tout cela, je n'écrirai pas de romans, j'en ferai !...

La première lettre qu'Ernest écrivit fut achevée en un quart d'heure. Il la plia, la cacheta et la laissa devant lui sans y mettre l'adresse. La seconde lettre, commencée à onze heures, ne fut finie qu'à midi. Les quatre pages étaient pleines.

« Cette femme me trotte dans la tête !... » dit-il.

Il plia cette seconde épître, la cacheta, la laissa devant lui, sauf à y mettre l'adresse ; puis, croisant les deux pans de sa robe de chambre à ramages, il posa ses pieds sur un tabouret, coula ses mains dans les goussets de son pantalon de cachemire rouge, et se serva dans une délicate bergère à oreilles, dont le siéges et le dossier décrivait l'angle confortable de cent vingt degrés. Il ne prit plus de thé et resta immobile, les yeux attachés sur la main dorée qui couronnait sa pelle, sans voir ni main, ni pelle, ni dorure. Il ne tisonna même pas. Faute immense !... C'est un plaisir si vif de tracasier le feu, quand on pense aux femmes ! Notre esprit prête des phrases aux petites langues bleues qui se dégagent soudain et babillent dans le foyer. On interprète le langage puissant et brusque d'un bouillonnement. L'on tremble en voyant rouler comme une avalanche le charbon qu'on avait si industriellement essayé de poser entre deux bûches flamboyantes... Oh ! tisonner quand on aime, c'est développer matériellement sa pensée.

Ce fut à ce moment que j'entraî chez Ernest. Il fit un petit soubresaut, et me dit :

« Ah ! te voilà !... Depuis quand es-tu là ? »

— J'arrive...

— Ah !...

Il prit les deux lettres, y mit les adresses et sonna son domestique.

« Porte cela en ville. »

Et Jean y alla sans faire d'observations : excellent domestique !

Nous nous mîmes à causer de l'expédition d'Alger, dans laquelle je désirais être employé en qualité d'historiographe et rédacteur de bulletins militaires ; mais Ernest m'ayant fait observer que ma qualité de romancier me jetterait de la défaveur sur le récit des opérations, nous parlâmes de choses indifférentes. Je ne crois pas que l'on me sache mauvais gré de supprimer ici notre conversation.

.....

Quand la comtesse de *** se leva, sur les deux heures après midi, sa femme de chambre lui remit une lettre. Elle la lut pendant que Thérèse la coiffait (imprudence que j'ai vu commettre à beaucoup de jeunes femmes). Ô cher ange d'amour ! trésor de vie et de bonheur !...

À ces mots, la comtesse allait jeter la lettre au feu ; mais il lui passa par la tête une fantaisie que toute femme vertueuse comprendra merveilleusement, et qui était de voir comment un homme qui débutait ainsi pouvait finir.

« Thérèse, allez savoir qui a remis cette lettre chez moi. »

— Madame, je l'ai reçue du valet de chambre de monsieur le marquis Ernest de M...

Il se fit un long silence.

« Madame veut-elle s'habiller ? » demande Thérèse.

— Non.

Il faut qu'il soit bien impertinent, pensa la comtesse.

.....

Je prie toutes les femmes d'imaginer elles-mêmes le commentaire. Madame de *** le termina par la résolution bien formelle de consigner monsieur Ernest à sa porte ; et, si elle le rencontrait dans le monde, de lui témoigner plus que du dédain. Son insolence ne pouvait se comparer à aucune de celles que la comtesse avait fini par excuser jadis. Elle avait d'abord voulu garder la lettre ; mais, toute réflexion faite, elle la brûla.

« Madame vient de recevoir une fameuse déclaration d'amour, et elle l'a lue... dit Thérèse à la femme de charge. »

— Je n'aurais jamais cru cela de madame !... répondit la vieille tout étonnée.

Le soir, la comtesse alla chez le marquis de L... où monsieur Ernest devait probablement se trouver. C'était un samedi. Le marquis de L... étant son oncle, il ne pouvait pas manquer de venir pendant la soirée. À deux heures du matin, madame de ***, qui n'était restée que pour vagabonder le jeune homme de sa froideur, l'avait attendu vainement. Un homme d'esprit, monsieur de Stendhal, a eu la bizarre idée de nommer cristallisation le travail que la pensée de madame de *** fit pendant et après cette soirée. On a bien appelé les réformateurs littéraires des romantiques !... Va pour cristallisation, le mot me plaît.

Quatre jours après, Ernest grondait son valet de chambre.

« Ah çà ! Jean, je vais être forcé de te renvoyer, mon garçon ! »

— Plait-il, monsieur ?

— Tu ne fais que des sottises ! Où as-tu porté les deux lettres que je t'ai remises vendredi ?

Jean devint stupide. Semblable à ces figures de cathédrale, son resta immobile, entièrement absorbé dans le récit de son imagination. Tout à coup il sourit bêtement et dit :

« Monsieur, l'une était pour madame la comtesse de ***, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et l'autre pour l'avoué de monsieur... »

— Es-tu certain de ce que tu dis là ?

Jean demeura tout interdit.

Je vis bien qu'il fallait que je m'en mêlasse.

« Jean a raison », dis-je.

Ernest se tourna de mon côté.

« J'ai lu les adresses fort involontairement, et... »

— Et... dit Ernest en m'interrompant, l'une des lettres n'était pas pour la vicomtesse de B... ?

— Non, de par tous les diables !... et j'ai cru, mon cher, que ton cœur avait pirouetté de la rue Saint-Dominique au faubourg Saint-Honoré.

Ernest se frappa le front du plat de la main et se mit à sourire. Jean vit bien que la faute ne venait pas de lui.

Maintenant, voilà où sont les moralités que tous les jeunes gens devraient méditer.

Première faute : Ernest trouva plaisant de faire rire madame *** de la méprise qui l'avait rendue maîtresse d'une lettre d'amour.

Deuxième faute : Il n'alla chez madame de *** que quatre jours après l'aventure, laissant ainsi les pensées d'une vertueuse jeune femme se cristalliser.

Il y avait encore une dizaine de fautes qu'il faut passer sous silence, afin de donner aux dames le plaisir de les déduire *ex professo* à ceux qui ne les trouveront pas.

Ernest arrive à la porte de la comtesse de *** ; mais quand il veut passer, le concierge l'arrête et lui dit que madame la comtesse est sortie. Comme il remontait en voiture, le comte entra.

« Venez donc, Ernest, ma femme est chez elle. »

Oh ! excusez le comte !... c'est un mari, et, si bon que l'on soit, il est difficile d'atteindre à la perfection.

En montant l'escalier, Ernest de M... faisait des réflexions. Il s'aperçut seulement alors des dix fautes de logiques mondaine qui se trouvaient dans ce passage de sa vie.

Quand madame de *** vit son mari entrer avec Ernest, elle ne put s'empêcher de rougir. Le jeune marquis observa cette rougeur subite, et, comme l'homme le plus modeste a toujours un petit fonds de fatuité dont il ne se dépouille pas plus que la femme ne se sépare de sa fatale coquetterie, il se dit en lui-même :

« Quoi ! cette forteresse aussi !... »

Et il se posa dans sa cravate : car, bien que les jeunes gens ne soient pas très avarés, il aime tous à mettre une tête de plus dans leur médaillier.

Monsieur le comte de ***, se saisissant de la *Gazette de France* qu'il aperçut dans un coin de la cheminée, alla vers l'embrasure d'une fenêtre pour acquérir au jour, et le journaliste aidant, une opinion à lui sur l'état de la France.

Une femme, voire une prude, ne reste pas longtemps embarrassée, même dans la situation la plus difficile où elle puisse se trouver. Il semble qu'elle ait toujours à la main la feuille de figuier dont notre mère Ève lui a fait présent. Aussi, quand Ernest, interprétant en faveur de sa vanité la consigne donnée à la porte, salua madame de *** d'un air passablement délibéré, elle sut voiler toutes ses pensées par un de ces sourires féminins plus impénétrables que la parole d'un roi.

« Seriez-vous indisposée, madame ? car vous avez fait défendre votre porte... »

— Non, monsieur.

— Vous alliez sortir, peut-être ?

— Pas davantage.

— Vous attendiez quelqu'un ?

— Personne.

— Si ma visite est indiscrete, ne vous en prenez qu'à monsieur le comte ; j'obéissais à votre mystérieuse volonté, quand il m'a lui-même introduit dans le sanctuaire...

— Monsieur le comte n'était pas dans ma confidence ; il n'est pas toujours prudent de mettre un mari au fait de certains secrets...

L'accent ferme et doux dont la comtesse prononça ces paroles et le regard imposant qu'elle lui lança firent bien juger à Ernest qu'il s'était trop pressé de se poser dans sa cravate.

« Madame, je vous comprends !... dit-il en riant. Alors je dois me féliciter doublement d'avoir rencontré monsieur le comte, puisqu'il me procure l'occasion de vous présenter une justification qui serait pleine de dangers si vous n'étiez pas la bonté même. »

La comtesse regarda le jeune marquis d'un air assez étonné ; mais elle répondit avec dignité :

« Monsieur, je vous prie de garder le silence, ce sera de votre part la meilleure des excuses ; moi, je vous promets le plus entier oubli. C'est une espèce de pardon que vous méritez à peine. »

— Madame, dit vivement Ernest, le pardon est inutile quand il n'y a pas eu d'offense. La lettre, ajouta-t-il à voix basse, que vous avez reçue et qui a dû vous paraître si inconvenante, ne vous était pas destinée. »

La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

« Pourquoi mentir ?... reprit-elle d'un air dédaigneusement enjoué, mais d'un son de voix assez doux ; maintenant que je vous ai grondé, je rirai volontiers d'une ruse de guerre qui n'est pas sans malice. Il y a de pauvres femmes qui s'y prendraient. « Dieu ! comme il aime !... » diraient-elles. Madame de *** se mit à rire forcément, puis elle ajouta d'un air d'indulgence : Si nous voulons rester amis, qu'il ne soit plus question d'une méprise dont je ne puis être dupe. »

— Sur mon honneur, madame, vous l'êtes beaucoup plus que vous ne pensez... répliqua vivement Ernest.

— Mais de quoi parlez-vous donc là ?... demanda le comte, qui écoutait, depuis un instant, la conversation, sans en pouvoir percevoir l'obscurité.

— Oh ! cela n'est pas intéressant pour vous !... répondit la comtesse.

Monsieur de *** reprit tranquillement la lecture de son journal.

« Savez-vous, monsieur, reprit madame de *** en se retournant vers Ernest, que vous venez de dire une impertinence ?... »

— Si je ne connaissais pas la rigueur de vos principes, répondit naïvement Ernest, je croirais que vous voulez ou vous amuser de moi, ou me donner des idées dont je me défends, ou m'arracher mon secret.

La comtesse sourit. Ce sourire impatients Ernest.

« Puissez-vous, madame, dit-il, toujours croire à une offense que je n'ai point commise, et je souhaite bien ardemment que le hasard ne vous fasse pas découvrir dans le monde la personne qui devait lire cette lettre... »

— Ce serait pour la vicomtesse !... s'écria madame de ***, plus curieuse de pénétrer un secret que de se venger des épigrammes du jeune homme.

Ernest rougit, car il faut être bien vieux pour ne pas rougir en entendant prononcer le nom d'une bien-aimée ; mais il dit avec assez de sang-froid : « Oh ! non, madame !... »

Voilà les fautes que l'on commet à vingt-cinq ans !...

Cette confidence causa une commotion violente à madame *** ; mais Ernest ne savait pas encore analyser un visage de femme en le regardant à la hâte ou de côté. Les lèvres seules de la comtesse avaient pâli. Elle se leva, et le marquis fut obligé d'en faire autant.

« Si cela est, dit-elle d'un air froid et composé, il vous serait difficile de m'expliquer, monsieur, comment mon nom a pu se trouver sous votre plume : car il n'en est pas d'une adresse écrite sur une lettre comme du claque d'un voisin qu'on peut, par étourderie, prendre pour le sien en quittant le bal. »

Ernest décontenancé regarda la comtesse d'un air hébété, puis, sentant qu'il devenait ridicule, il balbutia une phrase d'écolier, salua et sortit.

Quelques jours après, la comtesse acquit des preuves irrécusables de la véacité d'Ernest. Voici seize jours qu'elle ne va plus dans le monde.

Le comte *** dit à tous ceux qui lui demandent raison de ce changement : « Ma femme a une gastrite. »